

EXIL À LONDRES: LES PROSCRITS «RÉPUBLICAINS»

(1) ...

Nous venons de fonder *la Sociale!*

Espérons pour nos enfants - si nous en avons un jour - que celle de l'avenir n'aura rien à envier à la nôtre.

Nous sommes une dizaine d'indépendants à peu près, tous dans la même situation précaire, disposant de ressources si minces, si minces que restant isolés nous crèverions pour sûr de faim. En associant nos misères, peut-être seront-elles moins insupportables à chacun.

Nous ferons comme chez la pauvre citoyenne Roland: nous mangerons des «histoires».

Nous avons élu un cuisinier en chef, le citoyen Didier, vieux combattant de la République, lequel y a usé ses forces et ne peut plus se livrer à un travail suivi. Il paiera son écot en nous faisant la popotte... qui ne le fatiguera guère plus qu'elle ne le nourrira.

Nous établissons le siège de notre *Sociale* dans la chambre-cuisine de notre chef: *Gerrard street (Soho)*. Nous perchons tous dans les environs.

Notre sociale compte un ancien tisseur: le père Didier, de Paris - un conducteur des ponts et chaussées: Parisot de Sainte-Marie, de Châteauroux, - un cordonnier qui dessine parfois et posséda peut-être bien autre chose que de la «patte»: Bone, du Blanc (Indre); - un tailleur: Guérin, de Paris; - un autre tailleur: Latour, de Saône-et-Loire, mais devenu Parisien depuis longtemps; - un colleur de papier, poète: Déjacque, de Paris; - un cultivateur de Clamecy: le père Badin - et un comptable, instituteur, un sans-métier enfin: moi.

Nous pourrions ainsi constituer à nous tous une commune complète: culture, industrie, travaux publics, enseignement, beaux-arts - tout s'y trouve, moins les avocats et les hommes d'Etat, ce qui ne nous cause aucun regret.

Mais si la production est largement représentée, il n'en est pas de même, malheureusement, de la consommation.

Le matin un peu de café au lait où il entre plus des deux tiers d'eau et un atome de cassonade. Le soir quelques tranches de foie de bœuf grillées; c'est plus savoureux et ça épargne le beurre. Nous arrosons le tout d'une copieuse tasse de thé quasi noir et le moins sucré possible: il est ainsi plus digestif. Tel est notre ordinaire. Le dimanche, si les fonds ne sont pas trop bas, chacun a, près de son couvert, une demi-pinte de porter! ce qui, pour nous, confine au luxe... «*asmatique*» comme dit le brave père Didier.

Malgré toute l'économie de notre chef, nous ne suffirions pas à nos dépenses, si le cordonnier et les deux tailleurs ne venaient combler de déficit, et même nous permettre d'avoir chaque jour à notre table

(1) Titre de l'extrait choisi par *Anti.mythes*.

quelque camarade encore plus misérable, car il y en a beaucoup qui ne vivent - à la sociale de *Greek Moore street* - qu'avec les quatre shellings distribués chaque semaine aux proscrits sans travail, grâce encore aux souscriptions recueillies dans les ateliers de Paris.

Dans notre sociale figure un homme réputé des plus dangereux, s'il en faut croire ceux qui l'on enlevé à sa charrue. C'est notre camarade le père Badin, de Clamecy.

Revenant un jour de *Greenwich* avec mon ami Bone, le cordonnier, nous traversions le pont de Londres pour regagner *la Cité*; nous rencontrons le père Badin - que nous ne connaissions guère encore que de nom - sac au dos et bâton à la main.

- Où allez-vous comme cela, vieux père? Comment vous trouvez-vous ainsi seul dans ce quartier si éloigné? Allez-vous donc travailler aux environs, ainsi équipé?

- Ma foi, les enfants, j'en ai assez de votre grande ville noire et humide. On me fera ce qu'on voudra, là-bas, au pays, mais, nom de Dieu, faut que je retourne voir la «vieille».

- Mais, vieux père, il n'y a pas de bateau en partance à cette heure. Et si vous passez par *Southampton*, vous tournez le dos au chemin de fer qui y conduit.

- Qué que vous chantez, avec votre bateau et votre chemin de fer? J'ai encore assez de forces pour m'en retourner à pied. J'y mettrai le temps, v'là tout. Et si j'ai pas assez d'argent, eh ben, je tâcherai de travailler en route pour payer mon pain.

Nous croyons d'abord à une plaisanterie du vieux que nous ne savions pas si gausseur, et nous nous mettons à le blaguer à notre tour.

Mais il se fâche tout de bon et finit par pleurer quand nous lui apprenons que la chose n'est pas possible et qu'il lui faut absolument traverser la mer pour s'en retourner au pays.

Le pauvre vieux faisait partie du convoi que le Duguesclin devait emmener à Cayenne et qui, près de sombrer, dût être remorqué par un navire anglais jusqu'à Plymouth, où, à l'honneur de l'Angleterre, on refusa formellement de rendre les prisonniers, malgré les menaces du commandant français, qui ne craignait pas d'affirmer sur son honneur que les transportés étaient des forçats envoyés à Cayenne pour coloniser.

Enfermé dans l'entrepont avec ses camarades de transportation, le père Badin ne s'était point aperçu qu'il avait traversé la Manche. Son ignorance bien explicable de toute notion géographique lui avait fait croire à la possibilité de son retour par terre seulement.

Le lendemain de notre rencontre, nous allons à l'ambassade et nous présentons le brave homme au secrétaire général qui nous accueille d'ailleurs fort poliment. - Nous lui demandons de rapatrier le vieux, lui faisant remarquer qu'il y a vraiment conscience à tenir ainsi éloigné des siens et de son milieu un homme aussi inoffensif et qui se rappelle à grand-peine avoir entendu dire, en 1830, qu'on avait chassé Charles X. Quant aux événements accomplis jusqu'à l'élection du neveu de Napoléon - dont il a entendu parler - il les ignore absolument.

Le secrétaire général, assez étonné de ce que nous lui disons, fait venir les notes concernant le département de la Nièvre et déterre un extrait de rapport de police signalant Badin comme un homme des plus dangereux, mais sans articuler le moindre fait à l'appui de cette allégation.

Ou écrit alors au pays et peu après nous sommes édifiés: il paraît que quelques jours seulement avant le coup d'Etat, le père Badin a gagné en cour d'appel un procès depuis longtemps engagé à propos d'un bornage contesté entre lui et un gros bonnet du pays, riche propriétaire et tout dévoué à la cause de l'ordre.

Furieux de son échec, celui-ci, profitant du soulèvement de Clamecy qui suivit le *Deux-Décembre*, ne trouva rien de mieux à faire pour se venger, que de dénoncer son malheureux adversaire comme y ayant pris une part des plus actives. C'est ainsi que de prisons en prisons, sans y rien comprendre, le vieux Badin est venu s'échouer parmi nous.

A force de recherches, Pierre Leroux m'a trouvé une leçon à donner. Il s'agit d'inculquer le français à un *surgeon chemist* (pharmacien) d'*Holborn street*.

Ce gentleman désire, à raison de trois leçons par semaine, et au prix de deux schellings l'heure arriver à pouvoir «*commander le service*» en français lorsqu'il réalisera son projet d'aller visiter Paris.

Brave anglais, va! qui, au rebours de nos malheureuses habitudes, tient à parler le moins possible sa langue maternelle dès qu'il n'est plus sur le sol natal! Que ne lui ressemblons-nous?

Combien en est-il de Français qui, après un an de séjour à Londres, sauront à peine balbutier quelques mots d'anglais?

Sous ce rapport nous sommes vraiment typiques. N'ai-je pas entendu dernièrement R... qui habite dans *Regent's street*, s'étonner, s'indigner même, qu'étant depuis six mois dans la maison, le domestique qui le servait ne sût pas encore un mot de français, ce qui lui rendait à lui, R..., la vie très difficile!

Je suis donc fort embarrassé avec mon élève aussi nul en français que je le suis en anglais.

J'ai alors un trait de génie pour nous tirer tous deux de cette situation difficile. J'invente à notre usage respectif la méthode intuitive.

J'apprends successivement à mon élève et en les lui faisant répéter jusqu'à ce qu'il les prononce à peu près bien, les noms de tous les objets et des meubles qui se trouvent dans son «*office*» et dans son appartement. Viennent ensuite les mots se rapportant à leur forme à leur composition, à leur couleur, à leurs dimensions, à leur usage, etc... Nous passons ensuite à l'action avec toutes ses particularités de temps et de personnes. Au bout de trois mois d'exercices de ce genre, répétition en somme de ce qui se passe pour l'enfant lorsqu'il apprend à parler, grâce surtout à la «*volonté de fer*» qui caractérise vraiment le peuple anglais, mon élève est déjà en mesure de pouvoir effectuer son voyage sans trop de difficultés sous ce rapport et... il me plante là sans cérémonie, me réglant le prix de ses dernières leçons, sans même m'avoir prévenu à l'avant-dernière!

Adieu mes pauvres six schellings hebdomadaires: c'est toute une fortune que je perds!

Gustave LEFRANÇAIS.
